

MELISSA
SCRIVNER LOVE

L
O

L

CHEFFE DE GANG

A

Thriller
Seuil

L O L A

Melissa Scrivner Love

LOLA

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR KARINE LALECHÈRE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Lola*
Éditeur original : Broadway Books
© Melissa Scrivner Love, 2017

ISBN original : 978-0-451-49611-9
ISBN : 978-2-02-137524-4

© Éditions du Seuil, 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À David, Leah et Clementine

1

Sur le gril

Lola regarde Garcia, dans leur bout de jardin inculte. Pince rouillée dans une main, Corona avec un quartier de citron vert dans l'autre, celui-ci préside au barbecue, les hommes en cercle autour de lui. Treillis déchiré et débardeur de rigueur, le tatouage des Crenshaw Six bien en évidence sur leurs biceps luisants de sueur. S'ils n'étaient que tous les deux, Lola retournerait elle aussi la viande fumante, mais aujourd'hui elle regarde les ombres s'allonger sur Huntington Park, à l'écart de l'action. Sa place est parmi les femmes, qui étirent le cou au moindre caquet, le poids du corps reposant sur une jambe, la hanche prête à recevoir un enfant endormi.

La voix de Kim tinte comme de la monnaie sur le verre fragile, couvrant toutes les autres.

– Qu'est-ce qu'elles croient, ces *chicas* ? Qu'on voit pas clair dans leur jeu ? Si j'étais toi, Lola, je dirais à cette pute de se tenir à distance de mon mec.

Celle-ci tourne brièvement la tête et voit une gamine, dix-sept ans à tout casser, qui rôde autour des hommes et s'approche un peu trop de Garcia. Ce n'est pas Lola qui va lui jeter la pierre. Tout le monde ici connaît sa profession.

À Huntington Park, un *barrio* de la banlieue est de Los Angeles, un homme a deux possibilités pour gagner honnêtement sa vie : faire du jardinage non déclaré chez les Blancs du Westside ou se taper des journées de douze heures à Vernon. Les plus chanceux pointent à la boulangerie industrielle Sara Lee ; sinon c'est l'une des usines d'équarrissage, où ils manipulent des machines rutilantes dans lesquelles on fait fondre la viande et les os.

Garcia ne fait ni l'un ni l'autre, car il ne gagne pas honnêtement sa vie. C'est le chef des Crenshaw Six. Tous leurs voisins pourraient réciter la liste des carrefours contrôlés par le gang, de la maison de retraite à l'intersection de Gage Avenue et State Street, au collège de Marconi Street. Mais personne ne va se priver d'un bon travers de porc et d'une Corona fraîche au nom de vagues scrupules. Dans les ghettos de Los Angeles, la drogue est un gagne-pain compréhensible, à défaut d'être respectable. Sans compter que les Crenshaw Six ont un code d'honneur : on ne vend pas aux gosses, on ne démarché pas les vieux, sauf s'ils souffrent. Ces quelques règles permettent à tous de cohabiter en paix, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre de la barrière. Tout le monde aime les travers de porc, a dit Lola à Garcia lorsqu'elle a lancé l'idée d'organiser une fête.

Au départ, il n'était pas très chaud. Il travaille dur en ce moment, et les affaires marchent bien, même si ni l'un ni l'autre ne s'aviserait de prononcer ces mots à voix haute, histoire de ne pas tenter le sort. Avec ses rangées de laveries, de *taquerias* graisseuses et d'agences de cautionnement judiciaire, leur minuscule portion de South Central – ou du moins ce qu'ils se plaisent à considérer comme tel, car en réalité Huntington Park se trouve juste à l'est de cet immense secteur de Los Angeles tristement célèbre pour son taux de criminalité – n'est pas Wall Street. Ici, pas de seconde chance, pas de nouveau départ. On n'a pas le temps de rebondir. Au lieu d'une peine minimale dans une prison cinq étoiles pour cols blancs, on se retrouve avec une balle dans le crâne, victime des circonstances ou simple dommage collatéral. Les *success stories* ne courent pas les rues et elles sont éphémères.

Malgré tout, Lola estimait que ça valait le coup de claquer un peu de fric, de régaler les voisins. Comme des gens normaux à qui la chance sourit : distribuer à boire et à manger, faire preuve de générosité et de solidarité. Elle n'a pas eu besoin d'insister. « J'achèterai la viande », a dit Garcia en haussant les épaules.

À présent qu'elle regarde cette gamine tourner autour de lui, Lola éprouve un sentiment qu'elle a du mal à définir. Quelqu'un désire ce qu'elle a. De toute manière, hormis un coup d'œil à son cul et ses nichons, Garcia ignore la fille. Les autres l'imitent.

Ils la relèquent rapidement, montrent qu'ils apprécient la marchandise, puis retournent à leur conversation. Ils parlent boutique, c'est du moins ce que suppose Lola, car elle n'entend rien par-dessus les piailllements des femmes qui discutent kilos en trop et manucure.

Elle hoche la tête pour exprimer son assentiment – oui, Oasis Nails abuse grave et elle n'y remettra pas les pieds –, sans cesser d'observer les hommes. Jorge, un lascar au visage rond et en jean baggy, la visière de sa casquette de base-ball sur la nuque, pianote sur l'un des iPhone débridés des Crenshaw Six. Vu qu'ils n'utilisent aucun des opérateurs principaux, il n'a pas besoin de se censurer. Marcos, un type sec et endurci, attrape un travers à peine cuit sur le gril et plante dedans des dents acérées. À ses pieds, Valentine, le pitbull que Lola a volé dans une arène de combat l'an dernier, attend, dans l'espoir de glaner un morceau de viande. La chienne est l'unique femelle admise autour du barbecue. Valentine a dû sentir que Marcos avait un statut particulier. Il est le seul membre du gang à avoir fait de la prison, six ans dans un centre de détention fédéral de haute sécurité, après avoir été arrêté le jour de son dix-huitième anniversaire. Ça fait un peu plus de trois ans qu'il est libre. Mais il continue de se jeter sur la nourriture chaque fois qu'il en a l'occasion, de dormir dès qu'il trouve une chaise et de baiser tout ce qui bouge. Et il ne va certainement pas faire exception aujourd'hui. Lola présume qu'il mange d'abord, car, comme les autres hommes, il sait qu'il n'aura qu'à claquer des doigts pour que la fille applique au galop, alors que la viande ne fera pas long feu quand Garcia la mettra sur un plat.

Lola a envie de la prendre à part, de lui dire que si elle veut se taper un des mecs, pas de problème, mais qu'elle arrête de parader comme un mannequin à deux balles. C'est le *barrio*, ici, pas un podium.

– La petite, elle a tout de suite repéré le chef, lance Kim, surprenant son regard.

– Elle me fait pas peur.

– C'est pas comme s'il y avait pas de précédent. Je parie que si Carlos était encore là, elle lui tournerait autour. Ce genre de filles, c'est le boss qui les intéresse.

Les autres se figent, conscientes que la pique vise Lola. Mais elle ne s'en formalise pas. Elle a simplement un bref pincement au cœur en songeant au frère aîné de Kim, tué il y a trois ans. À l'époque, c'était lui le chef et il était avec Lola. Garcia, lui, sortait avec Kim. Le gang ne comptait que quatre membres – Carlos, Garcia, Jorge et Marcos – et s'appelait encore les Crenshaw Four. Ils ne contrôlaient aucun carrefour. Ils braquaient d'autres dealers pendant qu'ils coupaient de la coke ou de l'héro sur une table basse miteuse. Sa disparition n'a donc pas été une réelle surprise. Tout le monde s'attendait à ce qu'il finisse avec une balle dans la tête, son corps abandonné dans un coin de la forêt nationale d'Angeles, avec un tas de cadavres dont personne ne se soucie.

Personne sauf Kim. Elle appelle les flics une fois par mois pour savoir si l'enquête progresse. C'est malheureux. Carlos était un mec charismatique et jovial. Tout le monde l'aimait dans le quartier, y compris Lola. Mais Kim est la seule à refuser de piger que la police ne lèvera pas le petit doigt pour un Robin des Bois basané.

– Si Carlos était là, la viande serait cramée, parce qu'il serait en train de discuter à droite et à gauche, lance-t-elle.

D'un coup, la tension retombe. Quelques gloussements épars s'élèvent, puis se propagent à l'ensemble des femmes.

– Ou de manger mon gâteau au chocolat, se rengorge Kim, qui ne manque jamais une occasion de mentionner la recette qui fait sa notoriété dans les quelques rues formant leur territoire.

– T'en as apporté ? demande une voisine.

– Et comment ! répond-elle, tandis que fusent les « C'est clair » et les « Putain, ouais ».

Elle en parle avec autant de conviction qu'elle critiquait la fille qui collait Garcia un instant plus tôt.

– Mais il est pas aussi bon que celui de Lola, ajoute-t-elle, comme si être la reine du fondant au chocolat était tout ce qu'il lui fallait pour être heureuse dans son petit coin de paradis latino.

Lola entend des murmures gênés autour d'elle. Ses invitées ne savent pas si elles doivent protester ou acquiescer. Elles ne veulent insulter personne, mais c'est évident que celui de Kim est meilleur.

– J'utilise toujours ta recette, affirme-t-elle, afin de mettre tout le monde d'accord.

L'autre femme rougit. Ou peut-être est-ce seulement qu'elle est trop maquillée.

– De toute manière, t'as mieux à faire, non ? Avec la fac et tout ça.

Pendant quelque temps, Lola a suivi deux cours du soir à l'East Los Angeles Community College, une université publique de premier cycle. Elle a arrêté à la mort de Carlos, mais l'étiquette « étudiante » lui est restée, ce qui, par ici, n'est pas nécessairement un compliment. Ça signifie qu'elle ose aspirer à autre chose. Elle est consciente que ces femmes n'ont pas la moindre idée de la manière dont elle occupe ses journées. Elle s'en moque. Elle préfère rester en retrait et faire ce qu'elle veut sans attirer l'attention.

– Ça doit être pour ça que t'as pas le temps d'arracher les mauvaises herbes autour de la plate-bande, poursuit Kim, désignant de ses faux ongles rouge sang un carré de terre auquel Lola ne s'est jamais intéressée.

– C'était le truc à Carlos, répond-elle.

C'est vrai. Avant, les tournesols illuminaient le jardin à l'arrière de leur pavillon de location. Mais Garcia ne sait pas semer et Lola ne sait pas cultiver, alors ils se contentent de tondre la pelouse et restent sur la terrasse de béton le long du mur.

– C'est clair. Il a pas la main verte : il suffit qu'il touche une plante pour qu'elle crève, explique Kim aux autres femmes, histoire de rappeler qu'elle a vécu avec l'homme de Lola.

Cette dernière jette un coup d'œil en direction du barbecue et s'aperçoit que Garcia l'observe. Ils échangent un sourire, un sourire simple et timide, même après trois ans de vie commune. Elle se demande si une tragédie modifierait ses sentiments pour lui. Elle se demande si un jour ils se regarderont en pensant : *Qui est cette personne que je croyais connaître ?*

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Lola reconnaît la voix enjouée de son jeune frère Hector. Il émerge de la cuisine avec du sel et des citrons verts, qui pourraient être destinés aussi bien à la viande qu'à la bière. La question, en revanche, s'adresse clairement à la fille qui tourne autour des hommes.

– Rien, j’ai la dalle, ronronne celle-ci.

Les autres flanquent des bourrades à Hector et poussent des grognements d’encouragement. Il est l’un des leurs à présent et, bien que ça ne réjouisse que modérément Lola, elle a fini par l’accepter. Elle avait huit ans quand Maria Vasquez s’est retrouvée nauséuse et enceinte de l’un des types anonymes qui défilaient à la maison et ne restaient jamais plus de quinze jours. Peu importe si personne n’a jamais su son nom, peu importe si Hector et elle n’ont pas le même père. C’est son petit frère. Lola, elle, connaît le prénom de son géniteur – Enrique –, mais elle a oublié son nom de famille. Elle ne voit pas pourquoi elle s’encombrerait la mémoire avec un gus qui s’est tiré deux mois après sa naissance.

Elle observe son frère de dix-huit ans et se dit qu’il y a peut-être une chance qu’il se mette avec une *chicana* du quartier, une Mexicaine-Américaine de son âge qui ne l’éloignera pas d’elle. Puis elle surprend les regards qu’il coule vers elle pour s’assurer qu’elle l’a vu et comprend que ce n’était qu’un petit numéro destiné à la tranquilliser. Hector sort avec une fille qui n’est pas des leurs, et il sait que ça lui déplaît. À sa manière, il essaie de la consoler en draguant cette pouffiasse du *barrio*. Lola est furieuse et touchée à la fois.

– Ton frangin en fait des tonnes, lance Kim.

Elle peut pleurer les fleurs de Carlos et rappeler à leurs voisines qu’elle est l’ex de Garcia tant qu’elle veut. En revanche, elle n’a pas le droit de s’en prendre à Hector, décide Lola, le visage cramoisi. Il faut qu’elle trouve une excuse pour leur fausser compagnie.

Elle repère les Amaro qui franchissent le portail grillagé, la tête baissée. Ils ont un certain âge, ce qui dans le quartier signifie la petite quarantaine, la peau comme des chips ondulées et les yeux enfoncés dans les orbites. Ils vieillissent mal, dirait-on à l’extérieur de South Central. Ici, ça n’a rien d’exceptionnel.

– Faut que j’aille saluer les Amaro, déclare Lola.

– Des tacos, dit Juan en guise de bonsoir, tandis que sa femme Juanita lui tend un grand plat en aluminium.

Les Amaro sont les seuls à avoir apporté de la vaisselle jetable. Ils ont un petit magasin d’alimentation avec un comptoir à

tacos, et achètent toutes leurs fournitures à bas prix à un vague cousin qui trempe dans des activités louches. Les autres invités devront attendre que Lola plonge leurs plats en verre dans le bac d'eau savonneuse, avant de les récupérer avec les résidus de fromage fondu des gratins et des enchiladas de leurs voisins. Les Amaro, eux, pourront s'éclipser rapidement.

Lola accepte l'offrande et les gratifie d'un sourire de bienvenue.

– Poulet, bœuf et porc. Il n'y avait pas de poisson correct, aujourd'hui, s'excuse Juanita d'une voix douce.

– On s'en passera très bien, il y a déjà largement assez !

– Je lui ai dit que c'était pas grave, marmonne Juan, tandis que sa femme s'incline encore plus bas, les yeux sur ses pieds.

Ils ne sont qu'à quelques kilomètres du Pacifique, mais ils pourraient aussi bien être au fin fond du Midwest : tout passe d'abord par le Westside, où les chefs des restaurants chics de Venice, Santa Monica et Malibu sélectionnent les plus belles prises.

– Je les porte à la cuisine.

Elle remarque alors une ombre accrochée à Juanita. De grands yeux marron émergent de derrière sa jupe de coton. C'est la petite-fille des Amaro. Lola n'a vu l'enfant, dont elle a oublié le prénom, qu'une ou deux fois, perchée sur un tabouret dans un coin du magasin, tapant sur les touches d'une vieille calculatrice cassée.

– Lucy, dis bonjour à la dame.

Juanita la pousse en avant, mais la petite refuse de lâcher la jupe de sa grand-mère.

Lucy, c'est ça. Sa mère, Rosie, la fille des Amaro, est une camée qui a débarqué à Huntington Park le mois dernier, la gamine sous le bras, après avoir passé deux ans à Bakersfield à faire Dieu sait quoi pour payer sa dose quotidienne.

Les joues et le front de Lucy brillent d'un film poisseux qui pourrait être de la sueur, du lait séché ou les restes de son déjeuner. On a pris la peine d'essuyer son visage, mais si rapidement qu'on n'a réussi qu'à l'étaler sur ses pommettes et son petit nez en bouton de rose.

– *Holà*, tente Lola, ignorant si elle préfère l'anglais ou l'espagnol.

L'enfant la dévisage.

– Lucy, qu'est-ce qu'on dit ? insiste Juanita, resserrant une main fripée aux doigts osseux sur son épaule.

Lola, que ce spectacle met mal à l'aise, indique la maison d'un signe de menton.

– Tu as envie de me donner un coup de main à la cuisine ?

Hésitante, la petite interroge sa grand-mère du regard.

– Oui, bien sûr qu'elle en a envie, affirme Juanita en la poussant d'un index griffu.

– Oui, répète l'enfant un peu trop fort, sa réponse noyée dans le brouhaha de la fête.

Elle suit Lola sur la terre craquelée parsemée de touffes de gazon anémique et de mauvaises herbes : un jardin sans jardinier dans un quartier qui pourtant n'en manque pas.

Dans la cuisine s'affairent d'autres femmes, plus âgées que celles qui papotent à l'extérieur avec leurs vodkas-cranberry et leurs faux ongles écarlates. Chez elles, tout est plus massif, du cul aux boucles d'oreilles. Elles ne parlent qu'en espagnol, comme si c'était un code secret incompréhensible pour Lola et la fillette.

– Non, c'était la cousine de la mère de son ancienne petite amie, est en train de dire l'une des matrones lorsqu'elles entrent.

– La gosse à Lottie ?

– Non, Lottie était déjà morte à cette époque. Vous vous souvenez de son mari ? Celui qu'avait l'orteil en griffe ?

Un concert de « Ah ouiiii... » emplit la minuscule cuisine, où les corps maternels se pressent hanche contre hanche. Le chœur des voix est plus grave que celui des jeunes femmes dans le jardin, une cacophonie gutturale, résultat de décennies de cigarettes, de baise et de maternités. La porte du four rouillée claque bruyamment. Une odeur de *queso* fondu envahit la pièce, tandis que l'une des voisines en sort un plat en verre bouillant appartenant à Lola. Elles ignorent cette dernière, bien que ce soit sa cuisine. Elles ont pris possession des lieux sans demander la permission et font comme chez elles. Elles estiment être plus compétentes qu'elle en la matière, ce en quoi elles n'ont pas tort.

– Lola, roucoule soudain l'une d'elles.

Veronica, la plus vieille amie de sa mère, s'approche avec une serviette en papier humide.

– C'est pour quoi ?

– Pour le rouge à lèvres.

– Quel rouge à lèvres ?

Veronica dépose un baiser chaud et rose sur sa joue, puis l'essuie avec la serviette. Tout le monde éclate de rire, un rugissement perçant qui réchauffe plus la pièce que le four ouvert.

– Veronica, dit Lola.

Sa voix est douce, mais son accent grondeur n'échappe pas aux autres qui la foudroient du regard. On n'est pas censé parler sur ce ton à une aînée.

– Où est le gâteau au chocolat de Kim ? lance-t-elle pour faire diversion. On le réclame.

– C'est Kim qui l'a fait ? demande Veronica. Je croyais que tu devais t'en charger.

Le silence est tel qu'on entend goutter le robinet que Garcia a promis de réparer. Les femmes lui font toutes face, guettant sa réaction.

– J'étais débordée, répond-elle en haussant les épaules. C'est les hommes qui le veulent.

Aussitôt la cuisine retrouve son activité et toutes les mains, avec ou sans alliance, s'affairent, investies d'une mission : trouver le gâteau de Kim, vite, le gâteau de Kim, les hommes attendent. Lola ne distingue pas les mots, juste les voix, des bourdonnements, des grattements de gorge et des questions. Elle se faufile entre les corps tièdes pour rejoindre Lucy, qui bâille, étourdie par la chaleur du four.

– Tu es fatiguée ? demande-t-elle à la fillette.

Celle-ci secoue la tête, s'efforçant d'étouffer un second bâillement. Surprenant le bref regard qu'elle jette vers la porte et le cercle autour du barbecue, Lola ne peut pas s'empêcher de penser à sa propre mère, aux hommes à qui elle la présentait et à ce qu'elle devait faire la nuit pour que Maria Vasquez paie sa dose. Toutes ces heures de sommeil perdues en même temps que son innocence.

Elle se baisse vers Lucy et lui demande à voix basse :

– Ces hommes, ils te font peur ?

L'enfant hésite. Lola prend garde à ne pas la brusquer. Elle ne la touche pas, mais reste à sa hauteur. Au bout de quelques secondes, la petite hoche la tête.

– Je comprends. Tu as envie de te reposer dans un endroit sûr ?

Elle meurt d'envie de dire oui, mais se contente de la dévisager avec des yeux implorants.

– Je peux te montrer comment fermer à clé. Tu peux me suivre si tu veux, ou tu peux rester là. Dans un cas comme dans l'autre, je ne serai pas fâchée.

Elle se relève lentement pour ne pas l'effrayer. Elle sort de la cuisine et prend l'étroit couloir où trois portes s'entrebâillent sur des chambres.

Celle dans laquelle elle pénètre est toute blanche : les murs, le ventilateur au plafond, le climatiseur qui bourdonne à la fenêtre, jusqu'aux barreaux à l'extérieur. Elle ne sait pas quoi en faire. Une chambre d'amis ? Ils n'ont jamais d'invité. Cette pièce ne détonnerait pas dans une clinique psychiatrique ou une maison de repos, un endroit où l'on vient pour se vider la tête. C'est peut-être ce qu'il faut à Lucy, qui n'a pas l'air d'avoir beaucoup dormi la nuit dernière. Lola espère que c'est seulement parce que Rosie se shootait dans la pièce voisine, mais le regard que la fillette a lancé aux hommes dehors l'a glacée.

Stop. Inutile de se prendre la tête. Elle n'est pas responsable de cette gamine. Elle ne peut pas la sauver.

Elle entend craquer le plancher derrière elle. L'enfant est là, les yeux rivés sur la porte.

– Hé, regarde.

Elle lui montre comment verrouiller.

– Ouvert, fermé, chantonne Lola, tandis que la petite tourne la clé dans un sens et dans l'autre.

Elle ne pourra peut-être pas sauver cette enfant, mais elle peut au moins lui offrir une heure de répit dans cette chambre immaculée. Elle baisse les stores poussiéreux et éteint. Dehors le soleil couchant est encore trop vif, le ciel encore trop bleu. Lucy a besoin de sobriété, de gris et de blancs. Lola aimerait pouvoir lui donner un nounours à cajoler. Mais, si elle ne s'est pas méprise à son sujet, une porte verrouillée lui apportera plus de réconfort qu'un animal en peluche.

Elle ferme derrière elle et attend dans le couloir. Presque aussitôt, elle entend des petits pas sur le parquet et un déclic.

Les murs sont si fins qu'elle perçoit même le soupir de Lucy qui se glisse entre les draps frais.

Lola s'attarde encore un peu pour lui laisser le temps de s'endormir. Les voix dans la cuisine ne forment plus qu'un bourdonnement monotone. Le déclin du jour modifie les ombres dans la maison. Personne ne viendra la chercher ici.

Son répit est interrompu par un coup à la porte d'entrée. Le bavardage des femmes cesse aussi brutalement que si on avait éteint la télévision.

Les flics sont les seuls à frapper dans le quartier. Quand ils viennent annoncer une mauvaise nouvelle. Sinon, ils défoncent la porte.

Du couloir, elle aperçoit le jardin par la petite fenêtre de leur chambre. Garcia s'active au barbecue, affichant le même sourire qu'une heure plus tôt. Dehors, on n'a rien entendu. Dehors, c'est toujours la fête.

Lorsqu'elle ouvre, Lola retient un mouvement de surprise. Ce n'est pas un policier. C'est un Mexicain. Un vrai, pas un *chicano*, comme les gens d'ici. Il porte un costume bien coupé et des chaussures à bout renforcé. Elle examine son visage mais n'y trouve pas une goutte de sueur. Elle ne l'a jamais rencontré, mais elle connaît son nom. Comme tout le monde, dans le quartier. El Coleccionista : le Collecteur.

– *Holà*, dit-elle d'un air ingénu, le menton baissé, la cheville droite derrière le mollet gauche.

Par chance, elle a de l'entraînement. Avant Garcia, elle a passé les vingt-trois premières années de sa vie à faire en sorte qu'aucun homme ne se méfie d'elle. Un talent qui s'est révélé plus utile que toutes les recettes de gâteau au chocolat du monde.

– Garcia, dit simplement le nouvel arrivant.

– Dans le jardin à l'arrière.

Elle espère prendre les devants et l'entraîner dans un tour de la maison en finissant par la chambre pour alerter son homme. Mais El Coleccionista n'attend pas son invitation. Il entre et Lola doit s'effacer, perdant un duel qui n'existait que dans sa tête à elle.

Elle le suit dans la cuisine, où les femmes à présent silencieuses se révèlent moins douées pour jouer les innocentes.

Elles sont trop abasourdies de voir El Coleccionista entre ces murs jaunes écaillés, sous l'éclairage fluorescent fatigué, pour cacher qu'elles savent parfaitement à qui elles ont affaire. On n'entend que le bruit de la VMC au-dessus de la gazinière et ses pas sur le lino, qui est d'une propreté impeccable, mais fait des plis dans les angles.

L'homme est si proche de Lola qu'elle sent son haleine mentholée. On raconte qu'un jour, il a débarqué dans une petite ville mexicaine à la tête d'un escadron qui a assassiné des dizaines de citoyens innocents en moins de vingt minutes – des médecins, des avocats, des flics, des femmes au foyer, des enfants, des délinquants –, tout simplement parce que l'un des habitants hébergeait un mouchard qui devait témoigner contre le cartel Los Liones. El Coleccionista ne l'a épargné que pour l'écarteler à l'aide de quatre Honda Civic le lendemain. Les petites voitures étaient assez puissantes pour arracher les membres d'un homme en moins de temps qu'il n'avait fallu à ses tueurs la veille pour décimer la population. Cependant, il a veillé à ce que l'agonie du traître dure plus d'une demi-heure et a enregistré ses hurlements de souffrance.

Le jour où ils ont commencé à travailler ensemble, le Collecteur a donné à Garcia une copie de l'enregistrement : un avertissement. Il allouait aux Crenshaw six carrefours pour écouler la marchandise de Los Liones, nombre qui pourrait être éventuellement revu à la hausse, mais ils avaient intérêt à ne pas oublier de reverser sa part au cartel. Et ils avaient intérêt à ne pas déconner.

Il faut prévenir Garcia. Les chaussures du Mexicain claquent sur le carrelage à un rythme lent et régulier. Lola fait demi-tour, se glissant entre les corps rembourrés qui empestent le parfum et la friture. Elle passe par la buanderie, où des caleçons cliquettent dans le séchoir, et fait le tour par l'extérieur de la maison. Hors d'haleine, elle adresse un signe discret à Garcia. *Il est ici*, articule-t-elle silencieusement.

Les autres ne la voient pas. Ils sont tous tournés vers El Coleccionista qui apparaît dans l'encadrement de la porte de la cuisine et descend les marches de ciment, sans ralentir ni accélérer la cadence : un, deux, un, deux.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉgal : OCTOBRE 2018. N° 137521 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE